

Remue-ménage

63^e Festival d'Avignon, jusqu'au 29 juillet

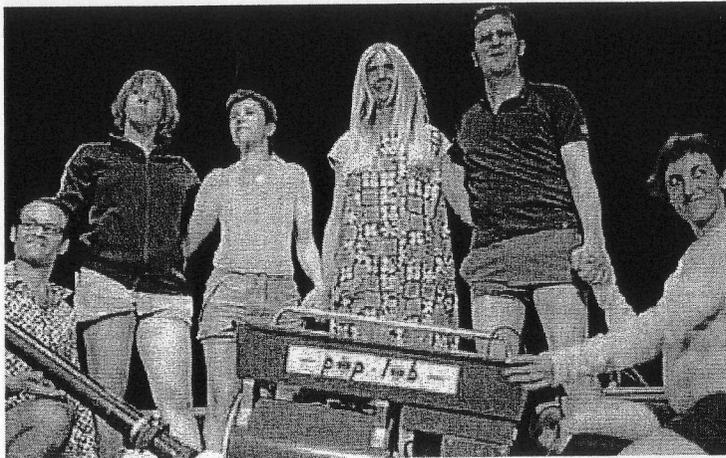
Ancien fief parisianiste, nouvelle marmite polémique, Avignon est désormais le lieu des expériences des arts vivants; de l'inattendu, parfois raillé, aussi générateur que diviseur d'opinions. Mais cette fois, on reste sur sa faim.

MARIE-ANNE LORGÉ

Bien sûr, la règle a ses exceptions. *Une fête pour Boris* est de celles-là. Sans quoi, il est plutôt question de chorégraphie des corps que de danse, de dramaturgie, de lecture et autre mise en espace que de mise en scène, et cette économie de la scénographie profite surtout aux déplacements des acteurs: autant de va-et-vient faussement improvisés pour autant de bavards – souvent jeunes –, dynamités par la démonstration/conversation.

Dans ce tableau global, deux constantes: la vidéo projection et la guitare électrique – une guitare assortie d'un florilège de chansons pop, franco-anglaises, peu ou prou actuelles. Sauf dans *Une fête pour Boris* – à lire dans notre prochaine édition.

Autre constante: le grotesque, cette couleur qui sied à la nature humaine, à sa fatale condition, purge son purgatoire dans des ressorts corporels dignes d'un Chaplin, voire d'un Tex Avery, en tombant parfois dans le travers d'une bataille d'œufs frais. Cet art de l'omelette – hissé au rang d'acte salvateur – se



«Kairos, sisyphes et zombies» d'Oskar Gomez Mata, une élucubration philosophique où des comédiens bouffons transgressent les codes de la représentation

consomme dans *Le livre d'or de Jan*, texte de Sonia Chiamretto mis en scène par Hubert Colas, créateur du festival actOral.

L'AUTRE, C'EST MOI

Alors, certes, les mots triomphent dans *Le livre d'or de Jan*, c'est eux – et seulement eux – qui ont le pouvoir de faire mouvoir les corps acteurs, livrés sans filet à une histoire d'absence.

Jan n'est plus là. Mais il n'a jamais été aussi présent qu'au travers de ce qu'en disent ses amis. Ils sont neuf, ces amis/enemis-là, à retracer chacun un fragment du portrait du

«disparu» et à mettre en même temps chacun à nu, au propre comme au figuré, leurs propres envies ou frustrations. Jan l'absent continue à vivre devant eux, comme s'il était le miroir de chacun d'entre eux. Le miroir est sur scène (comme pour dire que «l'autre» est avant tout un «je»), la guitare aussi, et les interprètes disent le vrai en jouant le faux: un faux décalé, un faux tellement faux qu'il rate son coche.

REMUE-MÉNAGES

Le livre d'or de Jan pêche par longueur(s). Tout comme *Kairos*, qui cultive la même vita-

lité en intimant pourtant la zen attitude et qui d'emblée, avant que la lumière soit, prétend que l'on va s'amuser beaucoup. Et plouf. Un coup dans l'eau.

Pourtant *Kairos* – proche d'une élucubration philosophique que ne renierait pas Alfred Jarry – commence bien. Dans le ridicule – grâce à un déjanté montage vidéo se gaussant des sirupeuses rengaines de Carla Bruni – et dans la décontraction, le Basque Oskar Gomez Mata, gourou de la compagnie genevoise L'Alakran, expliquant en short et à ses potes du public que le temps passe – «Pensez à ce que vous venez de per-

dre en faisant ce que vous venez de faire» – et que nous sommes tous des zombies.

Partant de là, les comédiens bouffons experts en codes transgressés exécutent de fausses figures de cirque tout en détournant moult objets quotidiens comme des farces et attrapes. Ce remue-ménage a un potentiel éminemment ludique, un talent citoyen et un dard politique, mais le remue-ménages qu'il ambitionne frise la bouillie. En bref, le délire de *Kairos*, *sisyphes et zombies* n'est en rien délirant.

S'il parvient parfois à décaper nos certitudes (l'excès d'absurdes séquences télescopées comme des billes supportant mal le marathon), c'est par deux fois: quand il demande au public de sortir de la salle (la chapelle des Pénitents blancs) comme un seul homme afin d'expérimenter le silence et quand il appelle sur le plateau la productrice du spectacle, le directeur du festival et un représentant des pouvoirs subsidiaires afin que chacun fasse un chèque à celui qui l'a précédé.

Chacun s'agenouille alors pour remercier au pied le signataire du chèque et former, au final, un chapelet inique, fidèle reflet de la triste réalité politico-financière culturelle (le premier de la chaîne reçoit 40 euros, le dernier, jongleur de millions, s'agenouille devant le public... qui est tout de même le véritable bailleur de fonds).

La scène est étonnante, si évidente pourtant. Drôle, perfide, futée: une trouée de clairvoyance... au milieu de deux heures d'inégal tohu-bohu.

* www.festival-avignon.com